poussent des cris, mais sans se réveiller, et s'ils se réveillent un peu, c'est pour se retourner dans leur lit et retomber dans le sommeil. Au milieu des symptômes graves dont l'*hébétude* est accompagnée et qui ont une signification des plus sérieuses, la face reste calme et reposée; son expression douce et tranquille exclut l'idée de la souffrance, que l'on n'associe pas d'ordinaire avec l'immobilité des traits. D'autres fois, la figure exprime la béatitude, le bonheur, l'ivresse, l'extase; quelquefois même elle est riante et traduit une sorte de satisfaction physique ou de volupté; dans d'autres circonstances, au contraire, elle est pâle, profondément altérée et immobile et dénote un bouleversement complet sous un aspect stupide et hideusement atterré. Il est très-important de reconnaître quelle est la cause de l'*hébétude*. L'*hébétude* peut, en effet, dépendre de l'ivresse; on reconnaîtra facilement l'ivresse par la rapidité de sa production, par l'odeur alcoolique qu'exhale le malade et enfin par la rapidité de la disparition des accidents, sous l'influence du repos, d'une émotion vive ou de l'ingestion de l'ammoniaque. On ne confondra pas l'état d'*hébétude* avec un état plus grave, quand il s'agira de ce sommeil profond et persistant qui survient dans la convalescence des maladies aiguës graves et qui est quelquefois assez tenace pour inspirer des craintes sérieuses. On ne tire, en effet, que difficilement les malades de leur somnolence, et cette somnolence peut durer jusqu'à deux ou trois jours. Mais cet état est, au contraire, une heureuse précaution de la nature pour prévenir la déperdition des forces et permettre à l'organisme d'acquérir une somme de vigueur suffisante pour continuer à vivre. L'*hébétude* s'observe dans la deuxième période de la fièvre typhoïde; elle est alors accompagnée de délire et de soubresauts des tendons; dans la méningite, l'encéphalite, la congestion et l'hémorragie cérébrale, on l'observe également. Mais quand il s'agit d'une lésion, aussi bien définie et aussi locale, pour ainsi dire, que ces accidents du parenchyme cérébral, on constate que la respiration est stertoreuse, et il y a constamment une paralysie musculaire occupant soit un des côtés du corps, soit seulement une partie déterminée des muscles et accompagnée d'insensibilité des téguments sur les points correspondants. Mais l'*hébétude* se rencontre avec tous ses caractères typiques, et avec son extension la plus générale, dans le ramollissement cérébral des vieillards. Elle coexiste alors avec une dégradation progressive des facultés intellectuelles; les idées sont moins nettes, les sens s'émoussent, la réaction devient nulle et l'on assiste au travail de l'arrêt fonctionnel de l'organe central avant la destruction de l'organisme. Le sujet, devenu indifférent au monde extérieur et seulement sensible aux impulsions de certains instincts, la faim, la soif, le sommeil, par exemple, est dans un état de perpétuelle satisfaction. Cette satisfaction même n'a rien d'actif; on la définirait plutôt la suppression des sentiments fâcheux. La face est calme, légèrement inclinée, et, dans beaucoup de cas, engraissée. Les yeux brillent paisiblement et sans éclat derrière des paupières qui se relèvent avec une lenteur indifférente. La bouche est inerte, tombante, complétement dénuée de vie, et ne se contracte plus que pour un éternel sourire, qui ne signifie plus rien.

HÉBIE s. f. (é-bî). Entom. Genre d'insectes diptères, de la famille des calyptérées, tribu des entomobies.

HÉBINE s. f. (é-bi-ne). Hortic. Variété de haricot comestible.

HEBRA (Ferdinand), médecin allemand, né à Brunn en 1816. Reçu docteur à Vienne en 1841, il s'adonna surtout à l'étude de la dermatologie; fit, à partir de 1842, sur les maladies cutanées, des leçons publiques qui eurent un grand succès, et devint médecin ordinaire de la section des maladies de la peau, à l'Hôpital général (1842), médecin en chef (1842), enfin professeur adjoint (1843). Hebra a opéré une transformation radicale dans la théorie jusqu'alors admise des causes et du développement de ces maladies, et dans leur système de traitement ainsi que dans celui des maladies syphilitiques. Outre un grand nombre de mémoires publiés dans différents recueils, on doit à ce savant deux ouvrages capitaux : *Atlas des maladies de la peau* (Vienne, 1856-1865, livraisons I à V), dont les planches, œuvre d'Antoine Elfinger, peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de dessin et d'exécution typographique; l'*Exanthème aigu et les maladies de la peau* (Erlangen, 1860-1865, tome Ier), ouvrage qui forme la troisième partie du *Manuel de pathologie et de thérapeutique* de Wirchow.

HÉBRADENDRON s. m. (é-bra-dain-dron — de *ebrôn*, mouillé; *dendron*, arbre, par allusion au suc gommo-résineux). Bot. Genre d'arbres, de la famille des guttifères, tribu des garciniées, dont l'espèce type croît à Ceylan.

HÉBRAIL (Jacques), bibliographe français, né à Castelnaudary en 1716, mort à la fin du XVIIIe siècle. Il a fait paraître, en collaboration avec l'abbé de Laporte, la *France littéraire* (1769, 2 vol. in-8°), ouvrage très-exact et très-estimé qui fait suite à l'*Almanach des beaux-arts*, de Duport-Dutertre (1751-1753), et à la *France littéraire*, par une société de gens de lettres (1756-1769).

HÉBRAÏQUE adj. (é-bra-i-ke — gr. *hebraïkos*; de *Hebraïos*, Hébreu). Qui appartient aux Hébreux ou à leur langue : *Mœurs* HÉBRAÏQUES. *Grammaire* HÉBRAÏQUE. *Les invocations dérivent principalement de la religion* HÉBRAÏQUE *et de Zoroastre.* (Mesnard.) *La littérature* HÉBRAÏQUE *est la Bible, le livre par excellence, la lecture universelle : des milliers d'hommes ne connaissent pas d'autre poésie.* (Renan.) *Chaque jour, Milton, en se levant, se faisait lire un chapitre de la Bible* HÉBRAÏQUE. (Villem.)

— Philol. *Alphabet hébraïque*, Collection de caractères graphiques orientaux, que les Phéniciens ont transmis aux Grecs, et ceux-ci aux autres peuples de l'Europe.

— Zool. Qui est marqué de dessins offrant quelque analogie avec les caractères hébraïques.

— s. f. Erpét. Espèce de serpent d'Asie.

— Moll. Nom vulgaire de plusieurs coquilles appartenant à des genres très-différents, et caractérisées par des taches dont la forme rappelle celle des caractères hébraïques ou orientaux : *L'*HÉBRAÏQUE *doit ce nom aux taches noires répandues sur sa robe blanche.* (F. d'Herbigny.)

— **Encycl.** Linguist. et beaux-arts. V. JUIF.

HÉBRAÏSANT s. m. (é-bra-i-zan — rad. *hébraïser*). Savant qui s'occupe spécialement de l'étude de la langue hébraïque : *Un savant* HÉBRAÏSANT. *Les* HÉBRAÏSANTS *doutent encore si la langue hébraïque était une langue riche ou pauvre.* (Renan.) ‖ On dit aussi HÉBRAÏSTE.

— Personne qui suit à la lettre, et d'une manière scrupuleuse, les maximes de l'Evangile, comme faisaient les Hébreux des préceptes de la Bible.

HÉBRAÏSÉ, ÉE (é-bra-i-zé) part. passé du v. Hébraïser. Qui a pris le caractère de la langue hébraïque : *D'après l'opinion commune, le chaldéen biblique serait un dialecte araméen légèrement* HÉBRAÏSÉ. (Renan.)

HÉBRAÏSER v. n. ou intr. (é-bra-i-sé — du lat. *hebræus*, hébreu). Se servir de tournures ou d'expressions propres à la langue hébraïque. ‖ Parler hébreu : *Avec les femmes, le pédant fait de l'érudition grecque, latine, ou il* HÉBRAÏSE. (Boitard.)

— Embrasser les dogmes, suivre les pratiques de la loi hébraïque.

HÉBRAÏSME s. m. (é-bra-i-sme — du lat. *hebræus*, hébreu). Gramm. Façon de parler propre à la langue hébraïque : *L'addition des noms* de Dieu *à un substantif, pour exprimer l'excellence, la perfection, la grandeur, est un* HÉBRAÏSME. *Le grec d'Origène est mêlé d'*HÉBRAÏSMES *et de tours étrangers.* (Chateaub.)

HÉBRARD (Claudius), poëte et publiciste français, né à Lyon en 1820. Il se rendit, en 1840, à Paris pour étudier l'architecture, mais il ne tarda pas à abandonner cet art pour s'adonner à la poésie, se fit connaître dans diverses réunions par son talent oratoire, puis retourna à Lyon, où il fonda, en 1848, l'*Union nationale*. L'année suivante, M. Hébrard alla rédiger la *Bourgogne*, à Mâcon. De retour à Paris, il fit, sur la demande du ministre de l'instruction publique, une lecture hebdomadaire au Palais-Royal, et alla créer, en 1852, le *Journal des bons exemples*, à Lyon. On lui doit : *Heures poétiques et morales de l'ouvrier* (1844, in-18); *Soirées poétiques de saint François-Xavier* (1847); les *Sources vives, poésie et charité* (1857, in-8°); *Sœur de charité au* XIXe *siècle* (1859), etc.

HÈBRE s. m. (è-bre — de *Hebrus*, nom mythol.). Entom. Genre d'insectes hémiptères, du groupe des réduviens, dont l'espèce type habite l'Angleterre.

HÈBRE, en latin *Hebrus*, fleuve de l'ancienne Thrace. Il prenait sa source aux monts Rhodope, et affluait dans la mer Egée, après avoir traversé le pays des Odryses et la Thrace maritime, et baigné les villes de Philippopolis, Uscudama et Cypsèle. C'est aujourd'hui la *Maritza*.

HÉBREU s. m. (é-breu — lat. *hebræus*; gr. *hebraïos*, de *Heber*, trisaïeul d'Abraham, ou, selon d'autres, de l'hébreu *heber*, passage, en souvenir du temps où la population sémitique habitait les deux rives de l'Euphrate). Hist. Nom donné primitivement aux descendants d'Abraham, appelés plus tard Juifs et Israélites. ‖ Ce mot n'a pas de féminin.

— Philol. Nom générique des langues sémitiques, phénicienne, chaldéenne, arabe, etc. ‖ Se dit particulièrement de la langue des Juifs de la Palestine : *La prononciation de l'*HÉBREU *a dû se conserver avec assez peu d'altération.* (Boissonade.) *Saint Jérôme s'était fait limer deux dents pour mieux prononcer l'*HÉBREU. (A. Barr.) ‖ *Hébreu carré*, Écriture hébraïque moderne. ‖ *Hébreu rabbinique*, Dialecte hébreu dans lequel ont écrit les rabbins.

— Fig. Chose inintelligible : *Il parle* HÉBREU.

C'est de l'*hébreu* pour moi; je n'y puis rien comprendre.
MOLIÈRE.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu,
Et de grâce, en français, mettez-moi cet *hébreu*.
PIRON.

— adj. m. Hébraïque : *Le peuple* HÉBREU. *Le texte* HÉBREU *des livres saints.*

Chanter du peuple *hébreu* la fuite triomphante.
BOILEAU.

— **Encycl.** Hist. et linguist. V. JUIF.

Hébreux (ÉPÎTRE DE SAINT PAUL AUX). V. ÉPÎTRE.

HÉBRIDE adj. (é-bri-de — rad. *hèbre*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'hèbre.

— s. m. pl. Tribu d'insectes hémiptères, du groupe des réduviens, comprenant le seul genre hèbre.

HÉBRIDES, en anglais *Western islands* (îles occidentales), les *Ebudes* des anciens, groupe d'îles et d'îlots de la côte occidentale de l'Écosse, dans l'océan Atlantique, depuis la presqu'île de Cantyre jusqu'au cap Wrath, entre 52° 22′ et 58° 35′ de lat. N., et par 8° 25′ et 10° 5′ de long. O.; 105,000 hab. Cet archipel se compose d'environ 200 îles, dont plus de la moitié inhabitées. Les plus importantes sont : Barra, Benbecula, Harris, Lewis, South-Uist, North-Uist, Saint-Kilda, Bute, Arran, Coll, Oronsay, Gigha, Cara, Iona, Icolmkill, Islay, Lismore, Lorn, Mull, Raasay, Skye, Staffa, Tiree, Ulva. On divise l'archipel des Hébrides en deux parties : Hébrides intérieures, ou qui bordent la côte; et Hébrides extérieures, que le détroit de Minsh sépare des précédentes et du continent. On donne aussi quelquefois, à cause de la forme qu'elles affectent, le nom de Long-Island aux Hébrides extérieures, qui semblent n'avoir formé jadis qu'une seule île. Au point de vue administratif, les Hébrides intérieures dépendent des comtés de Bute, Argyle et Inverness, et les Hébrides extérieures de ceux de Ross et d'Inverness. On évalue à environ 800,000 hectares la superficie de tout l'archipel. Le climat y est froid, brumeux et malsain, et le sol généralement montagneux et stérile. L'orge, l'avoine et la pomme de terre sont les principales cultures. Les vallons et les collines sont couverts de pâturages qui nourrissent un grand nombre de bestiaux dont l'élevage constitue la principale ressource des habitants. On en tire beaucoup de chevaux qui, quoique de petite taille, sont renommés pour leur vigueur et leur énergie. On trouve du plomb à Islay, du marbre à Tiree, des ardoises à Easdale, des pierres de taille et de la tourbe sur plusieurs points. Les habitants ne connaissent guère d'autre industrie que la pêche du hareng et la fabrication de la soude de varech. Il n'est pas étonnant qu'avec des ressources aussi limitées et un sol aussi ingrat, la population des Hébrides vive misérablement. Les habitants n'ont généralement ni cheminées ni fenêtres; un fagot leur sert de porte. La femme, réduite à un état d'abaissement inconnu à toute l'Europe, fait les ouvrages les plus rudes, qui partout ailleurs sont exclusivement réservés à l'homme. C'est la femme qui remplace, chez le pauvre highlander des Hébrides, la bête de somme qui lui manque.

L'archipel des Hébrides fut annexé à l'Écosse en 1264, après avoir longtemps fait partie de la Norvége. Charles II y chercha un refuge après la bataille de Culloden. Ce n'est qu'en 1748 que les îles Hébrides ont été définitivement soumises à la Grande-Bretagne. Le sol de l'archipel appartient aujourd'hui en grande partie aux ducs d'Argyle, aux Macdonald, aux Campbell, etc.

HÉBRIDES (NOUVELLES-), archipel de l'Océanie centrale ou Mélanésie, appelé aussi *Grandes-Cyclades* ou *Archipel de Quiros*, situé dans le grand océan Pacifique, entre 14° 29′ et 20° 4′ de lat. S., et 164° et 168° de long. E., au N.-E. de la Nouvelle-Calédonie et de l'Australie. L'archipel des Nouvelles-Hébrides se compose de 37 îles dont les plus importantes sont : Ambrym, Annatom, Api, Aurora, Blig, Erronan, Immox, Koromango, Mallicolo, Pentecôte, Sandwich, Saint-Esprit. Les îles de l'archipel des Nouvelles-Hébrides couvrent une surface d'environ 5,000 kilom. carrés; leur population est évaluée à 200,000 hab., généralement laids, noirs et chétifs. La plupart de ces îles sont montagneuses, et dans quelques-unes se trouvent des volcans en activité. Les montagnes sont couvertes presque jusqu'à leur sommet de magnifiques forêts dont les arbres s'élèvent souvent à des hauteurs prodigieuses. Le sol, arrosé par de nombreux cours d'eau, est d'une grande fertilité, et les végétaux atteignent, dans les vallées, deux fois la hauteur qu'ils ont dans d'autres contrées. Les productions principales de cet archipel sont : la canne à sucre, les patates douces, les figues, les muscades, les oranges, etc. On n'y remarque guère d'autres quadrupèdes que le rat, le porc et la chèvre; mais l'ornithologie y offre une belle et nombreuse variété d'espèces, parmi lesquelles plusieurs, telles que les mésanges, les pigeons, la poule, l'épervier, etc., sont communes en Europe. Les poissons de toute sorte abondent sur les côtes.

La terre principale des Nouvelles-Hébrides fut découverte en 1606 par deux navigateurs espagnols, Torres et Quiros, qui en prirent possession au nom du roi d'Espagne, et lui donnèrent le nom de *Espiritu-Santo*. En 1768, Bougainville fit la découverte de îles Pentecôte, Aurora, etc., et donna à l'archipel le nom de Grandes-Cyclades. Six ans après, le capitaine Cook explora ces parages et imposa à l'archipel le nom de Grandes-Hébrides. Le groupe de Banks, au nord de l'île Espiritu-Santo, fut découvert par Blig, en 1789.

HÉBRIEU s. m. (é-bri-eu). Mar. Officier qui délivre les permis de navigation. ‖ *Parler aux hébrieux*, Se dit en Bretagne pour demander aux officiers de l'amirauté la permission de mettre en mer.

HÉBRON, anciennement *Arbé* ou *Cariath-Arbé*, ville de Palestine, dans la tribu de Juda, à 27 kilom. S.-O. de Jérusalem. De nombreux souvenirs historiques et religieux se rattachent au nom d'Hébron, et cette ville eut jadis une grande importance. Quoique bien déchue, elle est encore digne de l'attention des touristes et des archéologues. Elle est située dans une gracieuse vallée, entre deux chaînes de collines verdoyantes. Ses maisons s'étagent en partie sur les flancs de ces collines et sont dominées par une imposante mosquée. Les dehors d'Hébron sont des plus gracieux; mais l'intérieur, comme celui de la plupart des villes orientales, n'offre guère que des rues sales et tortueuses. La grande mosquée d'Abraham est la principale curiosité d'Hébron. Suivant une tradition que plusieurs auteurs regardent comme très-acceptable, cette mosquée est bâtie au-dessus de la grotte Macpéla, où furent enterrés Abraham, Sarah et les patriarches. « L'enceinte extérieure de la mosquée remonte à une haute antiquité, dit le *Guide en Orient*. C'est un parallélogramme bâti de gros blocs, dont quelques-uns ont $7^m,60$ de longueur; ils sont taillés en bossages et admirablement assemblés. Les murs, qui ont 61 mètres de longueur sur 35 de largeur, et 15 mètres de hauteur, sont ornés de pilastres sans chapiteaux supportant une corniche en haut-relief. Les entrées sont aux angles du côté nord. Cette construction doit être regardée comme un des plus précieux échantillons de l'architecture hébraïque. A l'intérieur de cette première enceinte à ciel ouvert, que les musulmans ont surélevée et flanquée de minarets aux angles, se trouve la mosquée qui recouvre la grotte de Macpéla. L'édifice se compose d'une tour avec portique découvert entouré de chambres. La mosquée proprement dite est un vaisseau à trois nefs, dont les voûtes et les arceaux ont le caractère ogival particulier aux croisades. Elle est couverte d'un toit en charpente à double versant, comme les églises de Bethléem et de Jérusalem. Les tombeaux des patriarches paraissent être situés dans une crypte au-dessous de la mosquée. »

Deux réservoirs, qui paraissent remonter à une haute antiquité et qui se voient dans la partie basse de la ville, fournissent l'eau nécessaire aux habitants d'Hébron. On remarque aussi à Hébron des fabriques de savon et une importante verrerie. Les traditions abondent aux alentours de la ville. On y montre, en effet, les tombeaux du père de David et d'Abner, général de Saül, l'endroit où Caïn tua Abel, et un magnifique chêne, qui serait le fameux chêne de Membré, etc.

Hébron est une des plus anciennes villes qui soient mentionnées dans la Bible. Elle fut le séjour d'Abraham, d'Isaac, de Rebecca et de Jacob. Joseph, du fond de l'Egypte, donnait un doux souvenir à ce pays natal; les *dilettanti* connaissent le cri poétique qui commence par ce vers :

Champs paternels, Hébron douce vallée...

Maître d'Hébron, Josué en fit passer les habitants au fil de l'épée et la donna à Caleb. Plus tard, Hébron devint une ville d'asile et David en fit sa résidence royale. Hébron fut une des villes que les Israélites vinrent habiter après leur retour de Babylone, mais elle tomba au pouvoir des Iduméens et ne dut sa délivrance qu'à Judas Macchabée. Les croisés s'emparèrent d'Hébron, et Godefroy de Bouillon la donna comme fief à Gerhard d'Avesnes. En 1834, Ibrahim-Pacha marcha contre les habitants d'Hébron, qui s'étaient révoltés, et détruisit en partie leur ville.

HÉBRUS, fils de Cassandre, roi de Thrace. Sa belle-mère, Damasippe, ayant conçu pour lui une passion criminelle, qu'il repoussa avec horreur, l'accusa auprès de son père d'un attentat dont elle avait seule eu l'idée. Pour éviter un crime à Cassandre irrité, Hébrus alla se jeter dans le fleuve Rhombus, qui prit alors le nom d'Hèbre.

HÉBULGEN s. m. (é-bul-jain). Comm. Graine que vendent les épiciers, et dont on ne connaît pas la provenance botanique.

HEC s. m. (èk). Econ. agric. Forte planche qu'on interpose entre la vendange et le pressoir.

HÉCAERGE s. f. (é-ka-èr-je — du gr. *hekaergos*, qui frappe de loin). Entom. Syn. de LIBYTHÉE, genre de lépidoptères diurnes.

HECAERGÉ, un des surnoms de Diane. Quelques mythologues ont donné ce nom à une déesse, fille de Borée et d'Orithys, sœur de la déesse Opis, qui était passionnée pour la chasse et à qui les jeunes filles de Délos consacraient leur chevelure.

HÉCALÉSIES s. f. pl. (é-ka-lé-zî — gr. *hékalêsiai*; de *hekaleios*, Hécaléen). Antiq. gr. Fêtes célébrées en l'honneur de Jupiter Hécaléen, dans le bourg d'Hécalée.

HÉCART (Gabriel-Antoine-Joseph), littérateur français, né à Valenciennes en 1755, mort dans cette ville en 1838. Il fut depuis le commencement de la Révolution jusqu'en 1830 secrétaire de la mairie de Valenciennes. Hécart partagea ses loisirs entre la culture des lettres et l'étude de la botanique. Il collabora à la *Feuille d'annonces de Valenciennes*,

à l'*Esprit des journaux*, au *Journal central des Académies et Sociétés savantes*, donna des poëmes qui n'eurent aucun succès : les *Bosquets d'agrément* (1808, in-8°); la *Vaccine* (in-16), et publia : *Recherches historiques, bibliographiques, critiques et littéraires sur le théâtre de Valenciennes* (Valenciennes, 1816, in-8°); *Serventois et sottes chansons couronnées à Valenciennes* (Valenciennes, 1827, in-8°); *Dictionnaire rouchi-français* (Valenciennes, 1833), le seul ouvrage complet qu'on ait sur le patois du Hainaut français.

HÉCASTOPHYLLE s. m. (é-ka-sto-fi-le — du gr. *hékastos*, chacun; *phullon*, feuille). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des dalbergiées, dont l'espèce type habite l'Amérique tropicale.

HÉCASTOSIE s. f. (é-ka-sto-zî — du gr. *hékastos*, chacun). Bot. Force particulière qui amène la séparation des parties constitutives du végétal, d'abord confondues dans le phytogène.

HÉCATE s. f. (é-ka-te). Techn. Amas de matière fécale qui se forme en pyramide dans une fosse d'aisances.

— Erpét. Nom vulgaire d'une tortue terrestre d'Amérique.

— Entom. Espèce de papillon.

HÉCATE. Le nom d'Hécate ou d'Hécaerge est la forme féminine d'un des surnoms d'Apollon, surnom dont le sens est : *qui atteint* ou *agit de loin*; on le rencontre dans Homère, sous la forme explicite *Hécatébolos*, qui lance au loin. Sur son identification avec Artémis, nous pouvons renvoyer aux détails donnés à l'article DIANE. Mais il est peu de divinités au sujet desquelles les opinions soient aussi divisées parmi les écrivains qui ont choisi la mythologie pour domaine de leurs investigations. Les plus antiques légendes assignent à Hécate une origine thrace, et la rattachent à la famille des Titanides. La Grèce l'identifia non-seulement à Diane et à Proserpine, mais encore à Cérès, à Rhée et à Cybèle. Les auteurs ne s'accordent pas davantage sur sa naissance : suivant Hésiode, elle est fille du Titan Persès et d'Astérie; suivant d'autres, de Jupiter et de Phérée, ou de Cérès, ou de Junon, ou de Latone, ou même du Tartare. Dans chaque pays, elle a des attributions différentes. On s'accorde cependant assez généralement à en faire la suprême maîtresse des trois mondes, le ciel, la terre et les enfers. De là le triple aspect qu'elle a revêtu dans les fictions mythologiques. Hésiode nous peint Hécate comme une divinité bienfaisante, chérie entre toutes par Jupiter, de qui elle tient la puissance de combler les mortels des dons les plus précieux; mère universelle, elle fait prospérer les enfants et les troupeaux, dispense à son gré les richesses, la victoire, le génie, la célébrité et la gloire. Les magiciens la révéraient comme épouse d'Eète et mère de Médée et de Circé, toutes deux savantes dans l'art des enchantements. C'était elle qu'on invoquait dans les incantations, pour l'obliger à se montrer sur la terre; car son séjour favori est aux enfers, à côté de Proserpine, avec laquelle elle se confond souvent, de même qu'avec Diane sur la terre et Phœbé dans le ciel. De là son triple rôle et son triple corps. Bientôt la triple forme d'Hécate correspondit aux trois aspects différents et successifs de la lune, dont l'un représente Lucine favorisant la naissance; le deuxième, Diane conservant les jours, et le troisième, Hécate qui les terminait.

Le nom grec d'Hécate a été donné à une divinité persane par les traducteurs de Zoroastre, qui appartenaient à l'école d'Alexandrie. En Perse comme en Grèce, Hécate était triple; ses serviteurs se nommaient les Synochées, les Télétarques et les Pérès. Le savant François Patricius a publié, dans sa *Magie philosophique*, les prescriptions du rituel magique de Zoroastre; on y trouve ces paroles : « Travaille autour des cercles décrits par le rhombus d'Hécate. »

Le culte d'Hécate, à Syracuse, était célèbre. Les trois jours des fêtes de la déesse se passaient dans la joie et les festins. Souveraine des morts et des ombres, elle recevait chaque mois, pendant les jours appelés *triocades*, des sacrifices d'un caractère expiatoire et purificatoire. On déposait dans les carrefours (les Romains la nommaient la déesse des carrefours) des aliments. On exposait aussi les aliments qui lui étaient consacrés dans de petites chapelles renfermant son image (*Hecateia*) et construites devant les maisons. A chaque nouvelle lune, les gens riches renouvelaient, en l'honneur de la déesse des nuits ou des ombres, ces sortes d'offrandes, composées de pains et de mets fort simples, que les pauvres venaient, la nuit, manger en son nom. On jetait les restes de ces offrandes, consumés avec des rameaux de thym. De là le nom d'*oxythymia* donné aux carrefours où s'opéraient et l'exposition et la consommation ou la destruction des offrandes sacrées. Dans d'autres fêtes établies en commémoration du caractère funèbre d'Hécate, on précipitait son simulacre dans la mer ou dans une fosse; d'où le nom de *Tymbidia* donné encore à la déesse. On mentionne aussi des mystères d'Hécate à Egine, analogues à ceux de l'Artémis de Perge. A une époque qu'il est difficile de déterminer, le culte d'Hécate fut associé, dans l'île de Samothrace, à celui des divinités des anciens mystères. Les mystères d'Hécate s'y célébrèrent dans l'antre de Zérinthe, et demeurèrent distincts de ceux des dieux Cabires.

Les simulacres d'Hécate, qu'avait sculptés le ciseau des Myron, des Scopas, des Polyclète et des Naucydès, et sur lesquels M. de Luynes a résumé toutes les recherches archéologiques dans ses *Etudes numismatiques sur quelques types relatifs au culte d'Hécate*, sont demeurés célèbres dans l'antiquité. La figure à trois corps et à trois têtes qui représenta Hécate, et qui fut bientôt consacrée par les mystères, paraît remonter à Alcamène; ce qui conduit M. Maury à penser que, dès la centième olympiade, on confondait en une seule divinité Artémis, Séléné et Hécate.

Les Grecs supposaient envoyés par Hécate et appelaient *phantasmata Hécatês* ces spectres, ces fantômes, produits de l'hallucination et de la peur, et dans la classe desquels rentrent les êtres qu'ils appelaient *Mormo*, *Mormolycion*, *Zamie*, *Emputeo*. Des prêtres charmeurs ou sorciers évoquaient ces ombres.

Le chien était généralement réservé comme victime à Hécate, qui devait à cette circonstance le surnom de *Cynosphagês*. Lucien donne le nom de repas d'Hécate au sacrifice du chien. On voit représenté sur certains monuments, et notamment sur un cratère découvert à Chiusi, ce sacrifice, qui avait un caractère expiatoire.

Le pouvoir terrible qu'Hécate exerçait dans l'empire de Pluton, dans les sombres royaumes, fait donner quelquefois aux enfers le nom de séjour d'Hécate; *descendre chez Hécate* est devenu synonyme de mourir :

Sous les coups de Rapon, Parthénius périt.
Le fils de Lycaon, le vaillant Ericate,
Précède Clonius chez la terrible Hécate.
DELILLE, trad. de l'*Enéide*, l. X.

Les écrivains font aussi quelquefois allusion aux triples fonctions d'Hécate, mais dans le style familier :

« Mathias, à son réveil, me chargea d'un nouvel emploi : Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter; je te fais mon secrétaire. Bon! dis-je en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître partout; comme valet de chambre, je l'habille, et j'écrirai sous lui comme secrétaire : le ciel en soit loué! Je vais, comme *la triple Hécate*, faire trois personnages différents. »

LE SAGE.

Fontenelle a exprimé, dans les vers suivants, les trois fonctions que les mythologues attribuent à Hécate :

Brillant astre des nuits, vous réparez l'absence
Du dieu qui nous donne le jour;
Votre char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'univers un auguste silence,
Et tous les feux du ciel composent votre cour.
En descendant des cieux vous venez sur la terre
Régner dans les vastes forêts;
Votre noble loisir sait imiter la guerre; [traits.
Les monstres, dans vos jeux, succombent sous vos
Jusque dans les enfers votre pouvoir éclate,
Les mânes en tremblant écoutent votre voix;
Au redoutable nom d'Hécate,
Le sévère Pluton rompt lui-même ses lois.

HÉCATÉE s. f. (é-ka-té — gr. *hékateia*, même sens; de *Hékatê*, Hécate). Antiq. gr. Sorte de fantôme gigantesque, qui apparaissait, disait-on, pendant les hécatésies. ‖ Statue d'Hécate, que les Athéniens plaçaient devant leur maison.

— Bot. Genre d'arbres, de la famille des euphorbiacées, tribu des acalyphées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent à Madagascar.

HÉCATÉE D'ABDÈRE, historien grec qui vivait au temps d'Alexandre et du premier Ptolémée. Il avait été disciple de Pyrrhon et s'était fait un nom comme philosophe et comme grammairien. Il nous est surtout connu par ses compositions historiques, dont malheureusement il ne reste que des fragments. On cite son roman philosophique des *Hyperboréens*, tableau idéal, dans le genre de l'*Atlantide* de Platon, et son ouvrage *Sur l'Egypte*. Quelques anciens lui attribuaient aussi un livre *Sur les Juifs*, qui n'était qu'un panégyrique de ce peuple, et qui est évidemment l'œuvre d'un faussaire d'une époque postérieure. Cette opinion est confirmée par les fragments qui nous en restent, et où se trouvent cités de prétendus vers de Sophocle en l'honneur de Jéhovah.

HÉCATÉE DE MILET, un des plus anciens historiens et géographes grecs, un de ceux qui commencèrent à écrire en prose, qu'on nommait *logographes*, et qui marquent la transition entre le cycle épique et l'histoire, entre les Homérides et Hérodote. On sait très-peu de chose sur sa vie. Il naquit à Milet vers 550 avant J.-C., d'une famille ancienne, fit de longs voyages en Egypte, en Asie et en Grèce, prit part à la révolte de l'Ionie contre les Perses, et mourut vers 475. Il avait consigné le résultat de ses recherches et de ses études dans deux grands ouvrages, l'un géographique, auquel il donna le titre de *Periegesis*, et dont il ne nous est parvenu que quelques lambeaux; l'autre historique, et qui portait le nom d'*Histoires* ou de *Généalogies*, récit en prose des traditions de la Grèce. C'est le premier essai de critique historique et la première tentative pour émanciper l'histoire de la poésie et des mythes. Il ne reste de ce morceau remarquable que des fragments qui ont été rassemblés par Creuzer dans ses *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta* (Heidelberg, 1806).

HÉCATÉSIE s. f. (é-ka-té-zî — de *Hécate*, nom mythol.). Entom. Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, de la tribu des castniens, dont l'espèce type habite l'Australie.

HÉCATÉSIES s. f. pl. (é-ka-té-zî — gr. *ékatésiai*; de *Hékatê*, Hécate). Antiq. gr. Fêtes en l'honneur d'Hécate, qui se célébraient en divers lieux.

— **Encycl.** V. HÉCATE.

HÉCATOLITHE s. f. (é-ka-to-li-te — du gr. *Hékatê*, Hécate ou lune; *lithos*, pierre). Pierre de lune, variété nacrée de spath adulaire.

HÉCATOMBE s. f. (é-ka-tom-be — gr. *hékatombê*; de *hékaton*, cent, et de *boûs*, bœuf). Antiq. Sacrifice de cent bœufs ou de cent animaux quelconques : *Offrir une* HÉCATOMBE. *Chez les Romains, on offrait aux empereurs des* HÉCATOMBES *de cent lions ou de cent aigles. L'*HÉCATOMBE *était la plus complète manifestation de la piété païenne.* (F. Pillon.)

De cent taureaux choisis on formait l'*hécatombe*.
LAMARTINE.

Sous les couteaux sacrés au même instant succombe
Des bœufs et des brebis la fumante *hécatombe*.
AIGNAN.

— Par ext. Sacrifice de plusieurs victimes et même d'une seule : *Offrir des victimes en* HÉCATOMBE. *Les druides faisaient des* HÉCATOMBES *humaines. Pourquoi se faire une idée assez basse de Dieu pour croire qu'il aime à être cajolé par nos louanges, et qu'il s'apaise par nos* HÉCATOMBES? (D'Ablanc.) ‖ Meurtre d'un grand nombre de personnes : *Les batailles sont des* HÉCATOMBES *humaines dont la mode passera.*

— **Encycl.** Au sens littéral du mot, l'*hécatombe* devait être un sacrifice de cent bœufs; mais on appliqua le même nom à tout sacrifice sanglant d'une certaine importance, quels que fussent, d'ailleurs, le nombre et l'espèce des victimes immolées. Le premier chant de l'*Iliade* nous offre le tableau de l'*hécatombe* qu'Agamemnon envoya à Chrysès, sous la conduite d'Ulysse, pour qu'elle fût offerte à Apollon. Citons ce passage, d'après la traduction littérale de M. Leconte de Lisle : « Et l'Atréide lança à la mer une nef rapide, l'arma de vingt avirons, y mit une *hécatombe* pour le dieu et y conduisit lui-même Chryséis aux belles joues. Et le chef fut le subtil Odysseus... Les Akhaïens rangèrent la riche *hécatombe* dans l'ordre consacré, autour de l'autel bâti selon le rite. Et ils se lavèrent les mains, et ils préparèrent les orges salées; et Khrysès, à haute voix, les bras levés, priait pour eux... Après avoir prié et répandu les orges salées, renversant en arrière le cou des victimes, ils les égorgèrent et les écorchèrent. On coupa les cuisses, on les couvrit de graisse des deux côtés, et on posa sur elles les entrailles crues. Et le vieillard les brûlait sur du bois sec et les arrosait d'une libation de vin rouge. Les jeunes hommes, auprès de lui, tenaient en main des broches à cinq pointes. Et, les cuisses étant consumées, ils goûtèrent les entrailles; et, séparant le reste en plusieurs morceaux, ils les transfixèrent de leurs broches et les firent cuire avec soin, et le tout fut retiré du feu. Après avoir achevé ce travail, ils préparèrent le repas; et tous furent conviés, et nul ne se plaignit dans son âme de l'inégalité des parts. Ayant assouvi la faim et la soif, les jeunes hommes couronnèrent de vin les kratères et les répartirent entre tous à pleines coupes. Et, durant tout le jour, les jeunes Akhaïens apaisèrent le dieu par leurs hymnes. »

On comprend, suivant la remarque d'un critique, que les *hécatombes*, dont une faible partie seulement se brûlait en l'honneur des dieux, et dont le reste faisait les frais d'un festin, étaient aussi agréables aux mortels qu'à la divinité. C'est à Athènes que ce genre de sacrifices paraît avoir été le plus en honneur.

Chez les Romains, comme le dit M. Ch. Dézobry, l'*hécatombe* consistait d'ordinaire en un sacrifice de cent porcs ou de cent brebis, que l'on plaçait sur cent autels de gazon élevés dans un même lieu. Si le sacrifice était fait par un empereur, les victimes étaient cent lions ou cent aigles. A Argos, dans les fêtes Héréennes, en l'honneur de Junon (Hérê), on faisait une *hécatombe* de cent brebis, et la chair en était distribuée à tous les citoyens.

HÉCATOMBÉES s. f. pl. (é-ka-ton-bé — rad. *hécatombéon*). Antiq. gr. Fêtes qu'on célébrait en l'honneur d'Apollon, le premier jour du mois hécatombéon. ‖ Fêtes de Junon à Argos et à Egine. ‖ Sacrifice offert en commun par les cent villes laconiennes.

HÉCATOMBÉON s. m. (hé-ka-ton-bé-on — rad. *hécatombe*). Chronol. Septième mois des Athéniens, qui devint le premier en 450 avant J.-C., et qui commençait vers la fin de notre mois de juillet.

HECATOMNUS, roi de Carie, né à Mylases, mort vers 379 avant notre ère. Chargé par Artaxerce II, roi de Perse, de combattre Evagoras de Chypre, non-seulement il traîna les opérations en longueur, mais encore il fournit, dit-on, de l'argent à ce dernier pour lever des mercenaires. Artaxerce ignora vraisemblablement cette trahison, qui resta impunie. Hecatomnus eut trois fils, qui régnèrent successivement : Mausole, Idricus et Pixodarus.

HÉCATOMPHONIE s. f. (é-ka-ton-fo-nî — du gr. *hékaton*, cent; *phoneuô*, je tue). Antiq. gr. Sacrifice de cent victimes. ‖ Fête célébrée en Messénie, en l'honneur de ceux qui avaient tué cent ennemis. ‖ On dit aussi HÉCATOMPHONEUMA ou HÉCATOMPHONEUME s. m.

HÉCATOMPYLOS, littéralement (*ville*) *aux cent portes*, ancienne ville de l'Asie, dans l'Hyrcanie. Elle fut la capitale des Parthes, sous les Arsacides; c'est aujourd'hui la ville de *Damghan*. Ce fut aussi un des noms donnés à Thèbes, en Egypte.

HÉCATONCHIRES (*les géants aux cent mains*), personnification des vents, dans la *Théogonie* d'Hésiode. Les Hécatonchires, fils de la Terre et du Ciel, frères et ennemis des Titans, étaient au nombre de trois : Cottus (le furieux), Briarée (le vigoureux), Gygès (le membru). Leur légende a une grande importance dans le poëme d'Hésiode. Nous allons rapporter ici et la légende elle-même et la description qui s'y rattache :

« De la Terre et d'Uranus naquirent (après les Titans) trois autres fils grands et vigoureux, funestes à nommer, Cottus, Briarée et Gygès, race orgueilleuse et terrible! Cent bras invincibles s'élançaient de leurs épaules, et cinquante têtes, attachées à leur dos, s'allongeaient au-dessus de leurs membres robustes. Leur force était immense, indomptable, proportionnée à leur haute stature. Ces enfants, les plus redoutables de tous ceux qu'engendrèrent la Terre et Uranus, devinrent, dès le commencement, odieux à leur père. A mesure qu'ils croissaient, loin de leur laisser la lumière du jour, Uranus les cachait dans les flancs de la terre, et se réjouissait de cette action barbare.

» Dès que Saturne s'irrita dans son âme contre Briarée, Cottus et Gygès, il les chargea d'une forte chaîne, bien qu'il admirât leur audace extraordinaire, leur beauté et leur haute stature; il les renferma dans la Terre aux larges flancs. Là, en des lieux reculés, aux extrémités de cette terre immense, ils souffraient un sort rigoureux, et gémissaient, le cœur en proie à une grande tristesse; mais Jupiter et les autres dieux immortels, que Rhéa aux beaux cheveux avait conçus de Saturne, les rendirent à la clarté du jour, d'après les conseils de la Terre. En effet, la Terre, par de longs discours, leur fit comprendre qu'avec le concours de ses enfants aux cent bras ils obtiendraient la victoire et une gloire éclatante. Longtemps éprouvés par l'adversité, les dieux Titans et tous les enfants de Saturne se livrèrent entre eux de terribles batailles. Du haut de l'Othrys, les glorieux Titans; du faîte de l'Olympe, les dieux, auteurs de tous les biens, continuèrent leur lutte opiniâtre et sanglante. Cette funeste guerre n'avait ni terme ni relâche, et l'avantage flottait égal entre les deux partis. Enfin, Jupiter, dans un riche festin, prodigua à ses défenseurs le nectar et l'ambroisie, dont se nourrissent les dieux mêmes; leur généreux courage se réchauffa dans toutes leurs âmes. Leur cœur brûla pour la guerre d'un désir plus violent que jamais, et dans ce jour un grand combat s'engagea entre tous les dieux et toutes les déesses, entre les Titans et les enfants d'Uranus. Opposés aux Titans dans cette guerre désastreuse, tous portaient dans leurs fortes mains d'énormes rochers. De l'autre côté, les Titans, pleins d'ardeur, affermissaient leurs phalanges. Les deux partis déployaient leur audace et la vigueur de leurs bras. Un horrible fracas retentit sur la mer immense; la terre poussa de longs gémissements; le vaste ciel gémit au loin ébranlé, et tout le grand Olympe trembla jusqu'en ses fondements sous le choc des célestes armées. Le ténébreux Tartare entendit dans ses abîmes l'épouvantable bruit de la marche des dieux, de leurs tumultueux efforts et de leurs coups violents. Ainsi les deux troupes lançaient l'une sur l'autre mille traits douloureux...

» Alors Jupiter n'enchaîna plus sa fureur; son âme se remplit d'un soudain courroux, et il déploya sa force tout entière. S'élançant du haut du ciel et de l'Olympe, il s'avançait armé de feux étincelants. Les foudres, rapidement jetées par sa main vigoureuse, volaient au milieu du tonnerre et des éclairs, en roulant au loin une divine flamme. La terre féconde mugissait partout consumée, et les vastes forêts petillaient dans ce grand incendie. Le monde s'embrasait; on voyait bouillonner les flots de l'océan et la mer stérile. Une brûlante vapeur enveloppait les Titans terrestres; la flamme immense s'élevait dans l'air céleste, et les yeux des plus braves guerriers étaient aveuglés par l'éblouissant éclat de la foudre et du tonnerre. Le vaste incendie envahit le chaos. Les regards semblaient voir, les oreilles semblaient entendre le désordre de ces temps où la terre et le ciel élevé s'entre-choquaient avec un épouvantable fracas, lorsque la terre allait périr et que le ciel cherchait à l'écraser, tant ces deux rivaux faisaient partout retentir un belliqueux tumulte.

» Tous les vents, déchaînant leur rage,